LES TOMBEAUX

DE

L'ABBAYE ROYALE DE St.-DENIS,

POÈME ÉLÉGIAQUE.

LES TOMBEAUX

DE

L'ABBAYE ROYALE DE S^{T}.-DENIS.

PAR M. TRENEUIL.

SECONDE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Alexandre, ayant trouvé la sépulture de Cyrus ouverte et violée, fit mourir l'auteur de ce sacrilège, combien qu'il fût natif de Pella en Macédoine, homme de qualité, nommé Polymachus; et en ayant lu l'inscription, qui étoit écrite en lettres et paroles persiennes, il voulut qu'on l'écrivît aussi en lettres grecques au-dessous; et étoit la substance de l'inscription telle : « O homme! qui » que tu sois, et de quelque part que tu viennes, car je suis assuré » que tu viendras, je suis Cyrus, celui qui conquit l'empire aux » Perses, et te prie que tu ne portes point d'envie à ce peu de terre » qui couvre mon pauvre corps. »

Ces paroles émurent grandement à compassion le cœur d'Alexandre, quand il considéra l'incertitude et l'instabilité des choses humaines. (PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre, trad. d'Amyot.*)

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. VI.

PRÉFACE.

S. Denis, ayant reçu sa mission du siège apostolique de Rome, pour porter la lumière de l'évangile à Paris, encore idolâtre, vit s'élever, contre lui et son église naissante, une des plus affreuses persécutions qui jamais ait ensanglanté le monde chrétien. Son glorieux ministère fut couronné par le martyre, vers la fin du troisième siècle. Une dame gauloise, nommée *Catulla*, touchée d'un respectueux attendrissement à la vue des restes de cet apôtre, sut, par un pieux stratagème, les dérober aux bourreaux, lorsqu'ils s'apprêtaient à les jeter dans la Seine; elle les inhuma dans son jardin; et la verdure du printemps couvrit bientôt les traces de ce larcin religieux. A peine le feu de la persécution venait de s'éteindre, *Catulla*, convertie alors au christia-

nisme, bâtit sur le tombeau du saint martyr un humble oratoire, qui, renouvelé dans la suite, et construit sur un plan plus vaste par S^{te}. Geneviève, s'agrandit insensiblement, et devint, au sixième siècle, une abbaye très florissante. Parmi les personnages qui contribuèrent le plus à sa splendeur, on distingue Clovis, Dagobert, Thierry III, Pépin, Charlemagne, l'abbé Suger et S. Louis. Charlemagne surtout, en 778, déploya dans la cérémonie de la dédicace toute la pompe qu'on pouvait attendre d'un prince si magnifique.

Cette abbaye, berceau de la foi de nos aïeux, fut l'objet du culte spécial et des pieuses libéralités de nos rois. Tous, depuis Dagobert, avaient choisi l'apôtre des Gaulois pour être le protecteur de leurs états et de leurs personnes. Et sans parler ici des services innombrables, rendus à la religion et aux lettres par l'abbaye de St.-Denis, on l'a vue former dans son sein au grand art

de régner plusieurs héritiers du trône; donner au royaume de sages et d'habiles régents, offrir aux papes persécutés une retraite inviolable, terminer les différends survenus entre divers souverains, nourrir enfin les habitants de Paris dans des années de disette : digne et touchant emploi des trésors dont l'avaient enrichie des rois de France et d'Angleterre, des empereurs d'Allemagne et de Constantinople !

Mais les cendres de plusieurs rois de la première, de la seconde race, et de tous ceux de la troisième, depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XV, renfermées dans son enceinte, la distinguaient principalement de toutes les églises de France. Dépouillée, en 1792 et 1793, de cet auguste dépôt qu'avaient respecté, dans leurs fréquentes invasions, les hordes innombrables et féroces du Nord, elle vient, à la voix de Napoléon Ier., d'être rendue à sa destination primitive, et d'être vengée, s'il

se peut, d'un sacrilège inconnu dans les fastes du paganisme et de la barbarie.

Le décret impérial du 20 février 1806 autorise la muse de l'élégie à publier le chant funèbre, je dirai presque expiatoire, que, dans les jours malheureux, elle soupira sur les ruines de St.-Denis et la profanation de ses monuments. Elle semble avoir présagé ce décret consolateur, dont elle n'offre, en quelque sorte, que le développement moral et religieux. Puisse ce dernier hommage, rendu aux trois dynasties éteintes, par un sujet de Napoléon, contribuer à rétablir parmi nous le respect pour les tombeaux, et à rallumer, dans les cœurs des Français, leur amour antique pour la monarchie! Puissions-nous désormais, ainsi que tous les peuples instruits par nos longues discordes et nos longues misères, regarder les Souverains comme des êtres sacrés, les envoyés du Très-Haut et ses images inviolables!

LES TOMBEAUX

DE

L'ABBAYE ROYALE DE S[T].-DENIS.(1

DANS ces temps désastreux où, muette d'horreur,
La France en deuil rampait aux pieds de la Terreur,
Où, du jour expiré surpassant la misère,
Chaque jour enfantait un jour plus sanguinaire ;
Où furent asservis à d'homicides lois,
Les larmes, le regard, le silence et la voix ;
Où l'on eût dit que l'âme, elle-même enchaînée,
Craignait d'être aperçue et d'être devinée ;
Le besoin d'oublier Paris et ses tyrans
Guidait souvent mes pas solitaires, errants,
Vers la plaine célèbre où, non loin de la Seine,
Dominait, de la Mort majestueux domaine,

Cette abbaye antique, et servant à la fois
De temple à l'Éternel, et de tombe à nos rois.
Des hurlements, partis de cette auguste enceinte,
Me frappèrent un jour de surprise et de crainte :
Ah! dis-je en soupirant, quel crime, quel malheur
Vient d'un jour si funeste irriter la douleur ?
Paris, dans cet instant, voit la hache inhumaine
Trancher sur l'échafaud la tête de sa reine ; (2
Et le sang de Louis, fumant aux mêmes lieux,
S'il ne parle au remords, parle du moins aux yeux :
Dans quels nouveaux forfaits peut se plonger la France ?
Veut-elle, déployant sa stupide vengeance
Sur les Rois endormis dans leurs saints monuments,
De ce palais de mort chasser leurs ossements ? (3
Faut-il que du passé les sinistres images
Sur ce grand sacrilège éveillent nos présages ?
Quoi! proscrits à leur tour, les hôtes des tombeaux
Vont, comme les vivants, être en proie aux bourreaux !
Cependant j'abordai ces avares abîmes,
Où la mort engloutit tant d'augustes victimes :
A la triste clarté d'un rayon qui se perd
Dans l'étroite longueur d'un souterrain désert,

Je vois se confirmer ma crainte prophétique :
O, m'écriai-je, ô toi qui, sous ton sceptre antique,
Rassemblais trois martyrs et dix siècles de Rois, (4
O Mort, s'il en est temps, va ressaisir tes droits :
Un ramas ténébreux de Tigres en délire
Aurait impunément dépeuplé ton empire !
Mort, où donc est ta proie ? Et la Mort me répond :
Ma stupeur est égale à ton effroi profond ; (5
Fuis ces lieux ; va, témoin de l'exécrable fête,
Qui, sous les murs du temple, en ce moment s'apprête,
Entendre et voir l'enfer dans toute sa fureur.

Je vole où retentit un long cri de terreur :
Quelle fête, grand Dieu ! quels hymnes et quels prêtres !
Pour victimes encor vous choisissez vos maîtres !
Monstres ! n'êtes-vous plus ni Français, ni Chrétiens ?
Ainsi, des Ravaillac, des Clément, des Damiens,
La révolution, dans sa marche homicide,
Vient donc de féconder la cendre régicide !
Teints du sang le plus pur, vos parricides bras
Peuvent-ils consommer de plus grands attentats ?
Anéantirez-vous la royale poussière
Qu'avait su conserver la Mort hospitalière ?

Quoi! même le plus saint d'entre les dieux mortels
Proscrit, et sans pudeur chassé de ses autels? (6
Accordez-lui du moins un asile à Vincenne,
Un tombeau de gazon, sous cet auguste chêne,
Où tous les jugements de ce roi paternel
Semblaient à nos aïeux des oracles du ciel.
Charles, qui se forma sur cet illustre exemple,
A-t-il perdu le droit d'habiter dans ce temple?
Et celui qui, toujours esclave de la loi,
Régna sur nos aïeux plus en père qu'en Roi?
Que les arts, dont François enrichit sa patrie,
De ses bourreaux du moins désarment la furie.
Vont-ils aussi des Rois partager le destin,
Ce sage et ce guerrier, Suger et Duguesclin,
Suger, enfant du cloître, et qui, né sans ancêtres, (7
Sut gouverner en père et la France et ses maîtres;
Et ce bon Duguesclin, dont la Victoire en deuil
Sous les murs de Randon couronna le cercueil? (8
Fille et femme de Rois, malheureuse Henriette, (9
Tu ne peux conserver ta dernière retraite!
En proie à la fureur de l'inflexible sort,
Tu trouves des bourreaux, même au sein de la mort;

Et Charles, sans asile, errant dans sa patrie,
Perdit sur l'échafaud le trône avec la vie :
Ah! puisque le Français, armé contre son Roi,
Armé par la Terreur du poignard de la loi,
Imita dans son crime Albion infidèle,
Que du moins il l'expie en le pleurant comme elle.
Toi, dont la mort prit soin de conserver les traits, (10
Accueille le tribut de mes pieux regrets,
Magnanime Louis! ta tombe et tes images
Périssent, mais, vainqueur de ces lâches outrages,
Ton siècle, qui te doit toute sa majesté,
Te couvre des rayons de l'immortalité :
Siècle encor sans rival, rempli de ton histoire,
Héritier de ton nom, et chargé de ta gloire.

Tandis que la tristesse attache mes regards
Sur tant de potentats confusément épars,
Objets d'aversion dans la France rebelle, (11
Objets de tant d'amour dans la France fidèle,
Une effroyable voix retentit en ces mots :
« De ce jour, mes amis, couronnons les travaux ;
» Que ce jour solennel, ce jour expiatoire,
» Condamne de ces Rois la cendre et la mémoire.

» Des droits les plus sacrés monstres usurpateurs,
» Ils ont de nos aïeux bu le sang et les pleurs;
» Que la Vengeance crie aux trônes de la terre:
» Ni la Mort, ni le Temps n'endorment mon tonnerre;
» Je sais, quand j'ai voulu les oublier vivants,
» Jusques dans leurs tombeaux foudroyer les tyrans. »
L'assemblée applaudit, en mugissant de joie.
Accusateur et juge et bourreau de sa proie,
Chacun, sur la fureur dont il est transporté,
De l'arrêt qu'on attend règle l'atrocité.
« A la destruction de ces restes infâmes,
» Appelons, dit l'un d'eux, les ondes ou les flammes.
» Qu'associés, dit l'autre, au sort des animaux,
» Ils soient avec opprobre exposés sans tombeaux;
» Et que la nation, de leur joug affranchie,
» Jure ici tous les ans haîne à la monarchie.
» Mais non, ils souilleraient, ces restes odieux,
» L'air de la liberté, la lumière des cieux:
» Que la terre plutôt, leur prêtant ses abîmes,
» Engloutisse avec eux et leurs noms et leurs crimes;
» Et de ce lieu désert, muet pour l'avenir,
» Que sous les pas du Temps meure le souvenir. » (12

La terre ouvre aussitôt ses entrailles fidèles.
Sur les feux, préparés par leurs mains criminelles,
Des ossements des Rois le plomb conservateur
Bouillonne, et se transforme en globe destructeur,
Tandis que mille voix, au massacre aguerries,
Commencent à hurler les hymnes des furies.

Tels, dans la solitude où fleurissent encor
Les opulents débris de l'antique Tadmor,
Des troupeaux rugissants de chacals et d'hyènes
La nuit, vont de la mort dévaster les domaines :
Tel, et plus odieux ce peuple de bourreaux,
Le feu, le fer en main, assiège ces tombeaux,
Dont les hôtes, ravis à nos pieux hommages,
Seront pleurés sans doute, et vengés par les âges.

Ah! parmi tant d'objets de respect et d'amour,
Quand chacun dans mon âme éveillait tour à tour
Les brillants souvenirs et les tristes pensées,
Qu'inspire le destin des grandeurs éclipsées,
Combien m'émut l'aspect du roi le plus chéri!
Il semblait respirer : Est-ce toi, bon Henri?....
Du poignard sur ton sein je vois encor la marque.... (13)
C'est toi-même; et j'entends, ô généreux monarque!

Dans ton sommeil de mort ce rêve de ton cœur :
« Si jamais un héros, des factions vainqueur,
» Et ministre du ciel, devenu plus propice,
» Ramène dans l'état la paix et la justice ;
» Si jamais il lui rend son trône renversé ;
» D'un généreux oubli couvrant tout le passé,
» Puisse-t-il, comme nous, ami de la clémence,
» Pardonner en pleurant ces crimes à la France ! »
Tandis que de ces Rois, la haine et le mépris
Dans un tombeau profane entassent les débris, (14
Quels hommes dans son temple avilissaient la gloire ! (15
Quel adultère encens fumait en leur mémoire !
O monstrueux désordre ! ô sacrilège horreur !
Que je sentis alors s'agrandir dans mon cœur
L'espoir et le besoin de la seconde vie,
Où doit à ce chaos succéder l'harmonie !
Oui, malgré les clameurs de l'incrédulité,
Disais-je, ce tombeau touche à l'éternité ; (16
Et ces Rois, maintenant éteints dans la poussière,
S'éveilleront un jour rendus à la lumière.
Oui, ces restes sans nom que, d'un bras impuissant,
Le Temps et les mortels poussent vers le néant,

» Plus que tous les soleils, semés dans l'étendue,
» Fixeront du Très-Haut l'infatigable vue,
» Jusqu'au jour de colère, où l'Ange des tombeaux
» Aux pieds d'un Dieu vengeur traînera ces bourreaux. »
Digne prix de ma foi, quelle auguste merveille
Vint charmer tout à coup ma vue et mon oreille!
Frappé d'un jour nouveau, je vis du haut des cieux
Un essaim d'immortels descendre vers ces lieux:
De leurs corps transparents, vêtus de légers voiles,
Où l'or parmi l'azur rayonnait en étoiles,
Le soleil nuançait l'ondoyante vapeur;
Ils suspendent leur vol, et, réunis en chœur,
Sur l'orgue et la cithare ils chantent les prières
Propices au repos des mânes solitaires,
Consolent de nos Rois l'exil et l'abandon,
Et pour leurs assassins implorent le pardon:
« O Rois! dans vos débris la France vous outrage;
» Mais tandis qu'elle exhale une impuissante rage,
» Vos esprits satisfaits règnent dans un séjour,
» Qu'habitent et la gloire, et la paix, et l'amour:
» Au sein de ce tombeau, corruptible matière,
» Dans le ciel, plus brillants, plus purs que la lumière.

» Le jour que, dans son vol, doit s'arrêter le Temps,
» Dieu dira : Levez-vous, arides ossements; (17
» Et, brisant aussitôt la chaîne qui les lie,
» Vos corps se lèveront pour renaître à la vie,
» Sans craindre désormais les orages du sort,
» Les traits de la douleur, ni la faulx de la mort.
» Honneur à JÉHOVAH, dont la toute-puissance,
» Des corps ressuscités épurant la substance,
» Élève jusqu'à lui la faible humanité,
» Et la revêt de gloire et d'immortalité! » (18
Les astres, dans leur cours, à ces divins cantiques
Mariaient à l'envi leurs concerts magnifiques :
Les Anges vers le ciel reprennent leur essor;
Ils avaient disparu, je regardais encor,
Et mon oreille, encor attentive et ravie,
S'abreuvait des torrents de leur sainte harmonie. (19
Que de cette ineffable et chère vision
Mon cœur aurait long-temps nourri l'impression!
Mais les impiétés, dans le temple exercées,
Ramenant vers ce lieu mes pas et mes pensées,
Suspendirent le cours de mon enchantement.
Quel aspect lamentable! ô sacré monument

De la religion, et des Rois, et des âges!
Tu ne peux désormais qu'attester nos ravages :
Dix siècles vainement appuyaient ta grandeur,
Un jour a dévoré dix siècles de splendeur.
Ainsi, de tant de Rois, de tant de morts célèbres,
Qu'enfermaient de ces murs les antiques ténèbres,
Aujourd'hui mes regards, indignés et surpris,
Du grand Turenne seul rencontrent les débris.
Hélas! peut-être, hélas! ce fatal privilège
Le rendra-t-il l'objet d'un nouveau sacrilège!
Séparé de tes Rois, privé de leur tombeau, (20
Turenne, on t'a ravi ton titre le plus beau.
Alors il me sembla, sur la France avilie
Voir de l'impiété planer l'affreux génie,
Qui, partout répandant le tumulte et l'erreur,
Et fier de proclamer l'œuvre de sa fureur,
En prescrivait partout le monstrueux exemple.
Au culte des Chrétiens, banni de chaque temple,
Il opposait des chants et des dogmes nouveaux,
En prêtres quelquefois transformait les bourreaux;
Sur les autels sacrés où le vrai Dieu s'immole,
Élevait une impure ou sanguinaire idole, (21

Chassait de tous les cœurs l'honneur et le remords,
Et des champs du repos les plus illustres morts.
Que d'ombres à sa voix, dans leur sommeil troublées,
Sans espoir d'y rentrer, fuyaient leurs mausolées!
J'entendais tour à tour gémir le grand Buffon,
Le vertueux Penthièvre et le brave Biron. (22
Je voyais exhumer cette femme immortelle,
La seule, dans son art, sans rivaux ni modèle,
Sévigné, qui, puisant au foyer de son cœur,
Le charme et le secret d'un talent créateur,
Et vouant à sa fille et ses jours et ses veilles,
Orna, sans y songer, le siècle des merveilles.
Paris livrait en proie à ce même attentat,
Beaumont, ce magnanime et bienfaisant prélat, (23
Qui voulut affermir, invincible colonne,
Son Dieu sur les autels, et son Roi sur le trône.
Ingrats! à cet Ambroise, à ce Vincent nouveau,
Osez-vous donc ravir le droit saint du tombeau?
Ah! plutôt recueillez ses cendres tutélaires;
Vous êtes les enfants dont il nourrit les pères.
Puisqu'ils ont aboli ton culte et tes autels,
Quel sort préparent-ils à tes débris mortels,

O vierge, que Nanterre éleva sous le chaume, (24
Ange, ami de la Seine, Ange, ami du royaume!
Est-ce toi qu'en tumulte on traîne dans Paris?
Ciel! que vois-je? en poussant les plus féroces cris
Ils dressent un bûcher, et la sainte victime
Disparaît dans les feux, réservés pour le crime.
O Paris! sacrilège et barbare cité!

Et partout la terreur, partout l'impiété
Des mêmes attentats multipliait l'image;
Partout enfin, bannis de leur saint héritage,
Et rendus au séjour du crime et des douleurs,
Les morts redemandaient une tombe et des pleurs:
Mais au peuple des morts, errant sans funérailles,
L'homme, ainsi que la terre, a fermé ses entrailles;
Et des monstres nouveaux rejettent à la fois
La plainte des sujets et la plainte des Rois.
Ah! plus on veut des Rois avilir la poussière,
Plus elle m'est sacrée, et plus elle m'est chère;
Et je porte en ce lieu, noir de tant de forfaits,
Le respect d'un Chrétien et le cœur d'un Français.

Alors la voix du temps répète à ma mémoire
De ce Temple sacré l'origine et la gloire:

C'était ici le champ, où tu vins autrefois,
Sensible *Catulla*, de l'apôtre Gaulois
Honorer le martyre, et, fille encor payenne,
Recueillir le trésor d'une cendre chrétienne.
Notre foi reconnaît son berceau dans ce lieu,
Et l'église première, asile du vrai Dieu.
Ici fleurit l'école où l'humaine sagesse,
Des héritiers du trône instruisant la jeunesse,
Ouvrait, pour leur tracer l'inconstance du sort,
Les archives du temps et celles de la mort. (25
Ici venaient nos Rois expier les batailles, (26
Pleurer des nations les grandes funérailles,
Et, devant cet autel, où triomphait Denis,
Humilier leur sceptre, et la gloire des lis.
Ici j'entends crier les murs, le sanctuaire,
Les caveaux dépeuplés, la prophétique chaire
D'où le grand Bossuet, Aigle de l'Éternel,
Élevait, dans son vol, la terre jusqu'au ciel.
Sublime Bossuet! aux éclats de ta foudre,
Quand on croyait des Rois voir tressaillir la poudre,
Et de leurs descendants chanceler la grandeur,
L'avenir t'ouvrait-il sa noire profondeur?

Y lisais-tu qu'un jour, plaintives, désolées,
De ce temple désert leurs ombres exilées
Demanderaient en vain, à nos cœurs sans remords,
Le repos dont jouit le plus obscur des morts,
Et que l'impiété, pour cantiques suprêmes,
Chargerait leur tombeau de haîne et de blasphêmes?
Ah! du moins expions ces horribles adieux.
J'entends se disperser, s'enfuir, loin de ces lieux,
Des morts et des vivants cette horde ennemie,
D'un triomphe exécrable emportant l'infamie:
La piété m'appelle à consoler nos Rois;
Homme, Chrétien, Français, je me rends à sa voix.
Et quel est le Tyran, dont la rage insensée
Peut commander à l'âme, et punir la pensée,
Du dernier de ses droits dépouiller le malheur,
Des liens du silence enchaîner la douleur,
Transformer en complots des soupirs légitimes,
La prière en révolte, et les larmes en crimes?
Soudain je sors du temple, et mes pieux accents
Vont saluer des Rois les mânes gémissants,
Qui semblent me prêter une oreille attendrie.
Sujet respectueux, je les plains, et m'écrie:

Qu'enfin dans cet asile ils reposent en paix !
Que la pitié du moins y vienne désormais
Offrir à leur mémoire un tribut de prières :
Rois, ne furent-ils pas nos pasteurs et nos pères ?
La haîne arma contre eux nos sacrilèges bras ;
La haîne a-t-elle dû survivre à leur trépas ?
Qu'ils reposent en paix ! que l'oubli des outrages,
Dont on noircit encor leurs noms et leurs images,
Les suive dans la nuit du suprême sommeil,
Jusqu'à la fin des temps, au grand jour du réveil,
Où nous les entendrons, dans leur sainte clémence,
Prier pour leurs bourreaux, et pour ceux de la France.

Verra-t-on en ces lieux ramper les courtisans ?
Viendront-ils de leur muse y vendre les présents,
Ces Poètes flatteurs, race avide et frivole,
Pour qui toute la gloire est dans l'or du Pactole ;
Ces lâches qui, d'un vers ingrat et clandestin,
Ont, le soir, outragé l'idole du matin,
Et qu'ensuite on a vus, dans leurs chants magnanimes,
Honorer les bourreaux, insulter aux victimes,
Fiers et bas tour-à-tour, politiques serpents,
Par instinct à la fois et par calcul rampants,

Qui traînent, d'un parti dans le parti contraire,
L'opprobre d'un talent servile et mercenaire ?

Mais quelles sont ces fleurs qu'un vent religieux
Amène sur son aile et dépose en ces lieux ?
Quoi ! tu quittes le temple, où vivent tes racines,
Pieuse giroflée, amante des ruines,
Et ton tribut fidèle accompagne nos Rois !
Ah ! puisque la terreur a courbé sous ses lois
Du Lis infortuné la tige souveraine ;
Que nos jardins en deuil te choisissent pour Reine :
Triomphe sans rivale, et que ta sainte fleur
Croisse pour le tombeau, le trône et le malheur !

J'ose invoquer pour eux, sujet de leur royaume,
L'humble droit du berger qui vécut sous le chaume,
Un asile secret : martyrs après leur mort,
De l'apôtre gaulois ils réclament le sort ;
Qu'ils en jouissent donc : la piété payenne
Invite à ce devoir la charité chrétienne ;
Qu'ils possèdent en paix ce lugubre séjour,
Où sans doute la France ira pleurer un jour ;

Que d'un peu de gazon l'humble magnificence
De leur dernier palais décore l'indigence; (27
Que la Religion sur ce Tombeau de Rois
Vienne élever, un jour, le trône de la Croix;
Qu'elle vienne au plutôt, consacrant cette enceinte,
En vêtements de deuil, y répandre l'eau sainte!
Je crus alors, je crus de ces Rois exilés
Entendre, en m'éloignant, les mânes consolés.
Que ne pouvais-je, hélas! d'un Roi trop populaire,
Trop faible, trop clément, consoler la poussière!
Louis, des souverains le plus infortuné!
Par la mort de ton frère au trône condamné, (28
Lorsque tu recueillais tous les vœux de la France,
Par tes vertus encor plus que par ta naissance,
Qui l'eût dit que, déchu d'un empire si beau,
On dût à ta misère interdire un tombeau,
Ton nom à notre voix, à nos yeux ton image;
Et qu'en ces jours de sang, de deuil et d'esclavage,
La seule piété, fidèle à tes malheurs,
Viendrait furtivement te donner quelques pleurs?
Reçois-en le tribut: ah! trop digne d'envie
Celui qui, s'arrêtant sur le seuil de la vie,

T'abandonna le trône, et, détournant les yeux,
Prit un rapide essor vers le trône des cieux.
Mais ton destin me touche et doit peu me surprendre:
La Mort même semblait avoir proscrit ta cendre;
Du Sépulcre, peuplé des Princes de ton sang,
Ton aïeul, plus heureux, ferma le dernier rang:
Quand, pour le saluer de tes adieux funèbres,
Tu vins de cet abîme aborder les ténèbres,
Ton regard aperçut, sans doute avec effroi,
Qu'il ne s'y trouvait pas une place pour toi.
Qui sait, qui me dira si de ce noir présage
Ta sagesse entendit le sinistre langage?
Cet oracle, rendu par la voix de la Mort,
T'aura-t-il révélé que le torrent du sort
Entraînerait bientôt ton empire et ta race?
Ainsi de la grandeur le fantôme s'efface.
La France a vu briller sur le trône des lis,
Le sang de Charlemagne et le sang de Clovis:
La race de Capet.... Une race nouvelle
La remplace, fleurit, et doit passer comme elle.
Enchaîne cette loi de la fatalité
Dans l'abîme profond de ton éternité,

O mon Dieu! souviens-toi de toutes nos misères,
Pour rendre nos enfants plus sages que leurs pères.
Souviens-toi du héros, dont nos voeux, chaque jour,
Des rivages du Nil invoquaient le retour.
Quels exploits de son règne ont signalé l'aurore!
Mais pour nous, mais pour lui, grand Dieu, fais plus encore,
Accomplis, s'il se peut, l'ouvrage de ta main.
C'est peu que, par tes soins, ce jeune Souverain,
De l'hydre des partis brisant toutes les têtes,
S'élève et s'affermisse au milieu des tempêtes;
C'est peu qu'il soit l'arbitre ou le vainqueur des Rois,
Que la France lui doive et son culte et ses lois,
Qu'il ait conquis enfin ces deux trônes de gloire,
Où brille sous ses traits l'Ange de la Victoire:
Joins encor à l'éclat de ses lauriers vainqueurs
Les touchantes vertus qui subjuguent les cœurs;
Qu'il soit, comme Henri, le père de la France;
Il l'égale en valeur, qu'il l'efface en clémence.
Rends-nous dans ce Héros, enrichi de tes dons,
Charles cinq, Louis douze et le chef des Bourbons,
Et du dernier Louis les vertus paternelles.
Puisse-t-il, plus heureux, plus grand que ses modèles,

Attacher aux destins de l'Empire Français
Son génie invincible et des siècles de paix ;
Et que sa Dynastie, à jamais illustrée,
Des règnes les plus longs surpasse la durée !
Mais que peuvent, hélas ! notre amour et nos vœux ?
Les flots toujours changeants de ce monde orageux
D'un fondement certain privent nos espérances ;
Il faut que tôt ou tard de nouvelles Puissances,
Aux États corrompus apportant d'autres lois,
De leurs trônes vieillis précipitent les Rois.
Ciel ! à quels grands revers les grandes destinées
Sous un perfide éclat demeurent condamnées !
Plongé dans ces pensers, une sainte terreur
De mes sens tout à coup passa jusqu'à mon cœur ;
Je crus entendre Dieu, sur un char de nuages,
Éclater en ces mots par la voix des orages :
« Français, peuple sans foi, peuple exterminateur !
» Mon bras, de vos géants courbera la hauteur. (29
» Au mépris de ma loi, vous détrônez vos maîtres,
» Et de leur tombe encor vous chassez leurs ancêtres !
» De ce temps sacrilège un éternel burin (30
» Grave le souvenir sur mon livre d'airain ;

» Et l'oubli n'en saurait anéantir la trace. (31
» Vos crimes toutefois n'enchaînent point ma grâce ;
» Calmez par de longs pleurs la colère des morts :
» La vertu se rallume au flambeau du remords. »

NOTES.

1) PAGE 9.

QUOIQUE mon élégie sur les *Tombeaux de St.-Denis* ait été composée long-temps avant la publication du *Génie du Christianisme*, du *Printemps d'un proscrit*, et du poëme sur l'*Imagination*, je n'en serais pas moins inexcusable d'avoir emprunté dans quelqu'un de ces ouvrages, une idée ou une expression tant soit peu remarquable; aussi je me crois à l'abri de tout reproche à cet égard. J'invite le lecteur à relire le chapitre de M. de Chateaubriand sur St.-Denis, que son étendue m'empêche, à mon grand regret, d'insérer dans mes notes. Mais je me fais un plaisir et un devoir de rapporter les deux fragments, trop courts, sur le même sujet, dont l'un se trouve dans *le Printemps* de M. Michaud, et l'autre, dans le nouveau poëme dont M. Delille vient d'enrichir la littérature française.

Aux murs de St.-Denis, dans cette église antique
Qui montre au loin ses tours et son clocher gothique,
Vingt rois dormaient en paix dans le même cercueil;
La Gloire, en ce séjour de splendeur et de deuil,
Souriait sur le marbre à leurs ombres royales,
Et des règnes passés retraçait les annales.

Hélas! que reste-t-il de tous ces monuments,
Consacrés par les arts et respectés des ans?
Turenne, Duguesclin, vos ombres désolées
Désertent en pleurant ces pompeux mausolées;
Et vos rois, exhumés par la main des bourreaux,
Sont descendus deux fois dans la nuit des tombeaux.
Nous avons tous connu, dans l'éclat de sa gloire,
Ce roi, dont nos neveux béniront la mémoire;
Son ombre erre plaintive autour de ces palais,
Témoins de sa splendeur, témoins de ses bienfaits:
Et quand le crime heureux obtient l'apothéose,
Je cherche en vain la tombe où la vertu repose!
Sa poussière ignorée est le jouet des vents;
Un peuple aveugle insulte à ses mânes errants;
Et quand Janvier, ouvrant les portes de l'année,
Ramène de sa mort la fatale journée,
Ses bourreaux vont offrir à leurs dieux inhumains,
Ce sang pur et sacré qui souille encor leurs mains.
Détourne, ô Dieu! les maux que ce jour nous apprête:
Le supplice a son culte, et le meurtre a sa fête!

(Le Printemps d'un Proscrit, par M. Michaud, 4e. édition, p. 91 et 92.)

Ah! laissez, relégués dans leurs caveaux pompeux,
Sous le marbre imposteur qui flatte encor leurs ombres,
Tous ces rois fainéants qui, sous ces voûtes sombres,
Ont changé de sommeil, et qu'a jetés le sort
Du néant de leur vie au néant de la mort.
Mais pourquoi m'y cacher les mânes de Turenne?
Leur cendre assez long-temps s'honora de la sienne.

Ah! puisse au moins son corps, dans ce caveau sacré,
Reposer toujours cher et toujours révéré!
Mais que veut ce concours et ce peuple en furie?
O forfait exécrable! ô honte! ô barbarie!
Du vengeur de l'état le repos est troublé,
Ses honneurs sont détruits, son cercueil violé!
Sans respect du lieu saint, des ombres sépulcrales
On arrache à la mort ses dépouilles royales;
On brise leur couronne, on ouvre leurs tombeaux,
De sacrilèges mains dispersent leurs lambeaux.
En vain le grand Louis, paré par la victoire,
Repose environné des rayons de la gloire;
Le hasard le premier le présente à vos coups.
Barbares! contre lui que peut votre courroux?
L'orgueil de vos cités, ses sièges, ses batailles,
Les palmes de Denin, les lauriers de Marsailles,
Ces arts, d'un doux loisir nobles amusements,
Vos ports, vos arsenaux, voilà ses monuments!
Et contre tous ces rois que votre espoir dévore,
De leur royal débris vous vous armez encore.

(Imagination, poëme par M. Delille, chant VII, p. 170 et 171, in-8°.)

2) PAGE 10, VERS 7.

Paris, dans cet instant, voit la hache inhumaine
Trancher sur l'échafaud la tête de sa reine.

Le mercredi 16 octobre 1793, dans le moment même

où la reine Marie Antoinette d'Autriche, eut la tête tranchée, on enleva, du caveau des Bourbons, le cercueil de Louis XV, mort le 10 mai 1774, âgé de 64 ans.

[3] PAGE 10, VERS 11.

Dans quels nouveaux forfaits peut se plonger la France ?
Veut-elle, déployant sa stupide vengeance
Sur les rois endormis dans leurs saints monuments,
De ce palais de mort chasser leurs ossements ?

Ejicient ossa regum Juda, et ossa principum ejus, ossa sacerdotum, et ossa prophetarum, et ossa eorum qui habitaverunt Jerusalem, de sepulchris : non colligentur, non sepelientur, in sterquilinium supra faciem terræ erunt. (Jérémie, chap. 8.) « On chassera de leurs sépulcres les » ossements des rois de Juda, de ses princes, de ses prê- » tres, de ses prophètes et de tous ses habitants. Privés des » honneurs de la tombe, ils seront dispersés ignominieu- » sement sur la face de la terre. »

La France a vu s'accomplir tout entière la prophétie de Jérémie.

[4] PAGE 11, VERS 2.

O, m'écriai-je, ô toi qui, sous ton sceptre antique
Rassemblais trois martyrs et dix siècles de rois....

L'église de St.-Denis a été bâtie sur le tombeau de l'apôtre de ce nom, et de ses compagnons de martyre,

Rustique et Eleuthère. Le corps d'un des fils de Chilpéric I, fut apporté de Braine en Soissonnais, a St.-Denis. Cette église, choisie entre les plus considérables du royaume, pour recevoir les restes d'un des fils de ce roi, commença dès lors à jouir de l'honneur qu'elle eut depuis de servir de sépulture à la famille royale.

En 1643, on découvrit dans l'abbaye de St.-Germain le tombeau de Chilpéric, roi de Soissons, mort en 584. *Precor ego*, disait l'inscription, *precor ego Chilpericus non auferantur hinc ossa mea.* « Chilpéric vous prie de ne » point enlever ses ossements de cet asile ». Aussi furent-ils laissés religieusement dans le cloître où ils furent trouvés.

5) PAGE II, VERS 8.

Ma stupeur est égale à ton effroi profond.

Mors stupebit et natura.

Il est très vraisemblable que le cardinal Frangipani, auteur de la belle Prose *Dies iræ, dies illa*, qu'on chante au service des morts, aura tiré cette expression si énergique et si pittoresque d'un père célèbre de l'église, je dirai presque du plus grand poète syrien, S. Éphrem. In canone funebri 59, on lit ces mots : *In resurrectione* mors stupebit *et diabolus quando ab ipsorum tyrannide vindicabitur genus humanum.* Tout le monde ne sait peut-être pas que le roi Robert est l'auteur de la belle Prose *Veni, sancte Spiritus*, qu'on chante le jour de la Pentecôte.

[6] PAGE 12, VERS 1.

Quoi! même le plus saint d'entre les dieux mortels,
Proscrit, et sans pudeur chassé de ses autels!

Saint Louis mourut au port de Tunis, près de Carthage, en 1270. Ses chairs furent données au roi de Sicile, qui les fit porter dans l'abbaye de Montréal, près de Palerme. Les ossements, avec le cœur, furent enveloppés dans une étoffe de soie remplie de parfums pour être envoyés à St.-Denis. Philippe III ayant été proclamé roi, quitta les côtes d'Afrique, et fit partir avec lui les corps du roi, de la reine Isabelle et du comte de Nevers. Ces tristes objets qu'il ne perdait point de vue, faisaient que sa douleur, comme il le disait lui-même, se renouvelait tous les jours. Il traversa ainsi toute l'Italie, le Milanais et la Savoie. Il arrive le 21 mai à Paris, et le lendemain le clergé, les religieux et une infinité de peuple conduisirent le convoi à St.-Denis. Le roi Philippe, qui suivait à pied, accompagné de toute la cour, donna en cette occasion un rare exemple de piété filiale : il porta sur ses épaules les ossements du roi son père. C'est dans les sept endroits où il se reposa, que, pour consacrer le souvenir d'une action si mémorable, furent élevées ces belles croix qu'avant la révolution on voyait sur le chemin de Paris à St.-Denis.

7) PAGE 12, VERS 15.

Suger, enfant du cloître, et qui, né sans ancêtres,
Sut gouverner en père et la France et ses maîtres.

Suger, abbé de St.-Denis, homme très supérieur à son siècle, ministre sous Louis-le-Gros et Louis-le-Jeune, fut surnommé, par ces deux rois, père de la patrie; et les états généraux le choisirent pour régent du royaume. Les papes Calixte II, Honoré II, Innocent II et Eugène III; Henri, roi d'Angleterre; Roger, roi de Sicile, et David, roi d'Écosse, lui rendirent des honneurs extraordinaires. Louis-le-Jeune voulut honorer de sa présence les obsèques de ce grand et vertueux ministre, enterré dans l'épaisseur du mur de la croisée de l'église, du côté du midi, avec cette simple inscription: *hîc jacet Sugerius abbas*; « ici repose » l'abbé Suger. » Il ne put voir mettre en terre le corps de ce cher et fidèle ministre, sans témoigner devant tout le monde l'excès de sa douleur par ses soupirs et par ses larmes.

8) PAGE 12, VERS 17.

Et ce bon Duguesclin, dont la Victoire en deuil,
Sous les murs de Randon couronna le cercueil.

Bertrand Duguesclin, surnommé par nos aïeux le bon connétable, après avoir battu les Anglais dans toutes les rencontres, mourut au siège de Randon, dans la Basse-Auvergne, âgé de 66 ans, le 13 juillet 1380. Le gouverneur de ce fort devait se rendre, le 12 du même mois,

s'il ne lui venait aucun secours. Révérant jusqu'à l'ombre de Duguesclin, qu'il regardait, avec toute l'Europe, comme le premier capitaine de son siècle, il alla, le lendemain, se prosterner devant son cercueil, et il y déposa les clefs de la ville. Charles V, inconsolable d'une si grande perte, voulut donner une dernière preuve de son affection à son cher connétable, en le mettant au pied du tombeau qu'il s'était préparé à lui-même. Charles VI fit célébrer un service solennel pour Duguesclin, neuf ans après son décès. S. M. voulut que toute la noblesse y assistât. Le deuil fut mené par le connétable Olivier de Clisson, et par les deux maréchaux Louis de Sancerre et Mouton de Blainville, frère du défunt, et par plusieurs autres seigneurs qui firent l'offrande d'une manière toute militaire, ce qui n'avait pas encore été pratiqué à St.-Denis. Après l'évangile, l'évêque d'Auxerre qui célébrait la messe, descendit avec le roi pour recevoir l'offrande à la porte du chœur. Là parurent quatre chevaliers armés de toutes pièces, et des armes mêmes du feu connétable qu'ils représentaient. Ceux-ci furent suivis de quatre autres, montés sur les plus beaux chevaux du roi, caparaçonnés aux armes de Duguesclin, et portant ses bannières, autrefois si redoutables aux ennemis de la France. L'évêque étant retourné à l'autel, reçut pareillement l'offrande du connétable de Clisson, et des deux maréchaux qui portaient chacun un écu aux armes du défunt, la pointe en haut. Après eux vinrent le duc de Touraine, frère du roi; Jean, comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne; le prince de Navarre et Henri de Bar, l'épée nue à la main, qu'ils tenaient par la pointe. Au troisième rang marchaient

les autres seigneurs armés de pied en cap, conduits par huit jeunes écuyers, dont les uns portaient un casque, et les autres une bannière déployée où étaient les armes de Duguesclin, qui sont d'argent à l'aigle impérial de sable. Tous allèrent ainsi, avec beaucoup de gravité et de marques de tristesse, jusqu'à l'autel où ils se mirent à genoux; ils y déposèrent les pièces d'honneur; et chacun se retira dans le même ordre, après avoir baisé la main du prélat officiant. L'évêque d'Auxerre prononça son oraison funèbre, la première que l'on croit avoir été prononcée en France, pour honorer la mémoire d'un simple particulier. Il prit pour texte ces mots : *Nominatus est ad extrema.* « Sa renom» mée a volé jusqu'aux extrémités de la terre. » Le roi Charles VI légua par son testament 300 livres, afin de faire prier Dieu pour l'âme du connétable Duguesclin, tant il conservait d'estime et d'affection pour sa mémoire !

Martène nous a conservé la description vraiment curieuse et touchante des obsèques de Duguesclin, faite par un poète du temps. Je ne crains pas de trop allonger cette note, en transcrivant ici deux des dix-sept stances de cette description peu connue. Notre siècle est digne d'apprécier tout ce qui regarde le grand Duguesclin,

le destructeur et le vengeur des rois,

ce bon connétable qui, en mourant, recommanda aux militaires dont il était environné, *de ne jamais faire la guerre aux gens d'église, au pauvre laboureur et au sexe imbecile; mais seulement à ceux qui avaient les armes au poing.*

Quant l'offrende si fut passée,
L'évesque d'Auxerre prescha;

Là ot mainte lerme plorée
Des paroles qu'il leur récorda;
Quar il conta comment l'espée
Bertran de Glaiequin bien garda,
Et comme en bataille rangée,
Pour France grant poine endura.

Les princes fondroint en larmes
Des mots que l'évesque montroit;
Quar il disoit : Plorez, gens d'armes,
Bertrant qui très tant vous aimoit :
On doit regreter les fez d'armes
Qu'il fit au temps qu'il vivoit.
Dieu ayt pitié, sus toutes âmes,
De la sienne, quar bonne estoit.

(Martene, *Thesaurus anecdotorum*, tomus tertius, p. 1502, Lutetiæ Parisiorum, 1717.)

9) PAGE 12, VERS 19.

Fille et femme de Rois, malheureuse Henriette....

Henriette de France, fille de Henri IV, épouse de l'infortuné Charles Ier., roi d'Angleterre, mourut au couvent de la Visitation à Chaillot, en 1669, âgée de 60 ans. Le roi fit transporter à St.-Denis, le corps de cette reine, qui s'était donné à elle-même la qualité de reine malheureuse.

10) PAGE 13, VERS 7.

Toi, dontla Mort prit soin de conserver les traits...

Suivant le procès-verbal rédigé par le prieur de St.-De-

nis, témoin oculaire et forcé de toutes les dévastations commises dans cette église, le corps de Louis XIV était parfaitement reconnaissable, ainsi que celui de Henri IV.

11) PAGE 13, VERS 17.

Objets d'aversion dans la France rebelle,
Objets de tant d'amour dans la France fidèle.

Je ne prétends pas faire le procès à ceux qui ont rêvé la chimère de la république. Il en est un très-grand nombre de vertueux; il en est que je me suis toujours honoré de compter parmi mes amis; mais comme l'expression de *France rebelle* pourrait choquer quelques partisans du système républicain, je crois devoir l'expliquer et la justifier, en disant que, dans la sévérité des principes monarchiques, le poète a le droit de regarder comme passagèrement *rebelles* ou *égarés*, mots synonymes dans le cas dont il s'agit, ceux qui avaient entrepris de substituer un nouvel ordre de choses au gouvernement établi depuis quatorze siècles. Car, suivant la remarque très-judicieuse de M. Anquetil, il n'y a jamais eu, à proprement parler, que deux partis dans l'assemblée constituante : les royalistes et les républicains.

12) PAGE 14, VERS 21.

Et de ce lieu désert, muet pour l'avenir,
Que sous les pas du Temps meure le souvenir.

Après cette horrible délibération, que nous n'avons pas

le triste mérite d'avoir imaginée, une fosse commune reçut les entrailles des rois; et l'on porta le plomb des cercueils à la fonderie, qu'on avait établie dans le lieu même de la scène.

13) PAGE 15, VERS 21.

Du poignard sur ton sein je vois encor la marque.

Lorsque Henri IV fut assassiné, par Ravaillac, rue de la Féronnerie, il allait à l'Arsenal. La magnifique bibliothèque de ce nom, fondée par M. le marquis de Paulmy, enrichie d'une grande partie de celle de M. le duc de la Vallière, et d'une immense quantité d'excellents livres provenant des dépôts littéraires, renferme le cabinet où le bon Henri allait travailler avec Sully. On y voit la cheminée auprès de laquelle il s'assit, la glace qui réfléchit ses traits, etc. M. le marquis de Paulmy d'Argenson, ancien ministre de la guerre et gouverneur de l'Arsenal, est mort dans l'appartement de Sully, dont ce cabinet fait partie. Il trouvait du charme à l'habiter; et il n'avait pas voulu en changer les décorations, afin de vivre environné des objets mêmes que Henri IV avait vus et touchés. Il le montrait, avec complaisance, à ses amis et à ses parents, qui vivent encore, et de qui je tiens ces détails. On croit que les peintures de cet appartement sont de Voët, par conséquent postérieures, de quelques années, à Henri IV. Les Vandales ont oublié de porter leurs regards destructeurs sur ce sanctuaire, que visitent, avec un respectueux attendrissement, tous les curieux, attirés par la su-

perbe bibliothèque de l'Arsenal, la plus belle de France, après la bibliothèque Impériale.

(14) PAGE 16, VERS 9.

Tandis que de ces Rois, la haine et le mépris
Dans un tombeau profane entassent les débris.

Congregabuntur reges terræ in congregatione unius fascis in lacum. « Je ferai, dit l'Eternel, je ferai de tous » les rois de la terre un faisceau, et je les jetterai dans » l'abîme. » (Isaie, chap. 24, vers. 21 et 22.)

15) PAGE 16, VERS 11.

Quels hommes dans son temple avilissaient la gloire!
Quel adultère encens fumait en leur mémoire!

Mirabeau, Marat, Châlier, portés en triomphe au Panthéon.

16) PAGE 16, VERS 17.

Oui, malgré les clameurs de l'incrédulité,
Disais-je, ce tombeau touche à l'éternité.

Tumulus cum æternitate communicat. « Un tombeau » communique avec l'éternité. »

(Sti. Ephraem Syri canones funebres.)

17) PAGE 18, VERS 1.

Le jour que, dans son vol, doit s'arrêter le Temps,
Dieu dira : Levez-vous, arides ossements....

Ossa arida, audite verbum dei. « Ossements arides, » écoutez la parole de Dieu. » (EZECHIEL, chap. 37.)

18) PAGE 18, VERS 7.

Honneur à JÉHOVAH, dont la toute-puissance,
Des corps ressuscités épurant la substance,
Élève jusqu'à lui la faible humanité,
Et la revêt de gloire et d'immortalité!

Canet tuba, et mortui resurgent incorrupti, oportet enim corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem. « Au son de la trompette, les » morts ressusciteront incorruptibles ; car il faut que ce » corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et » que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité. »
(Première épître de St.-PAUL, chap. 15, vers. 53.)

19) PAGE 18, VERS 15.

Et mon oreille, encor attentive et ravie,
S'abreuvait des torrents de leur sainte harmonie.

Nous avons tâché de faire passer dans notre langue cette expression d'Horace, si heureusement hardie : *bibit aure*.

. . . . Sed magis
Pugnas et exactos tyrannos
Densum humeris *bibit aure* vulgus.

(Ode XIII, lib. 2.)

[20]) PAGE 19, VERS 9.

Hélas! peut-être, hélas! ce fatal privilège
Le rendra-t-il l'objet d'un nouveau sacrilège.
Séparé de tes rois, privé de leur tombeau,
Turenne, on t'a ravi ton titre le plus beau.

Louis XIV, en reconnaissance des grands services que le vicomte de Turenne avait rendus à l'état, voulut honorer le mérite de ce grand homme, en l'associant à la sépulture des rois dans l'église de St.-Denis. Son corps fut déposé dans un caveau sous la chapelle de saint Eustache. Le roi permit à la maison de Bouillon de lui élever, au même lieu, le tombeau magnifique qu'on y voyait avant la révolution; et tous les ans, on célébrait à St.-Denis une messe solennelle, le 27 juillet, pour l'anniversaire de la mort de ce grand capitaine. Je ne sais pourquoi, par une exception bizarre, peu honorable, selon moi, pour la mémoire de Turenne, les brigands épargnèrent ses cendres. « Il resta » (dit un des ingénieux rédacteurs de la *Gazette de France*, » M. M**.), il resta seul comme sur un champ de bataille; » les bourreaux avaient respecté la gloire de son nom; » ils semblaient avoir pris la fuite à son aspect. » (*Gazette de France*, 29 mai 1806.) Exhumé en 1793, il fut exposé dans le cabinet d'Histoire naturelle du jardin des Plantes, à côté d'un singe, jusqu'au 27 germinal an 7. Placé

ensuite dans un sarcophage, au musée des Monuments français, il en fut retiré, par ordre des consuls, et porté, le 1er. vendémiaire an 9, avec pompe, dans l'Église des invalides, où du moins il a recouvré le tombeau que sa famille lui avait élevé à St.-Denis, et qui avait été conservé, dans le musée, par M. Alexandre Lenoir.

[21]) PAGE 19, VERS 22.

Élevait une impure ou sanguinaire idole....

Treize ans avant la révolution, on recueillit les paroles prophétiques, dont le père Beauregard fit retentir les voûtes de Notre-Dame de Paris, et que nous avons vu s'accomplir si littéralement. « Oui, c'est au roi et à la religion que les » philosophes en veulent, s'écria l'orateur sacré; la hache et » le marteau sont dans leurs mains; ils n'attendent que l'instant favorable pour renverser le trône et l'autel. Oui, vos » temples, seigneur, seront dépouillés et détruits, vos » fêtes abolies, votre nom blasphêmé, votre culte proscrit. Mais, qu'entends-je, grand Dieu! que vois-je?.... » Aux saints cantiques, qui faisaient retentir les voûtes sacrées en votre honneur, succèdent des chants lubriques » et profanes! Et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du » saint des saints, et recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs. »

Avant le père Beauregard, le père Neuville avait également prédit la révolution et ses crimes.

[22]) PAGE 20, VERS 5.

J'entendais tour à tour gémir le grand Buffon,
Le vertueux Penthièvre et le brave Biron.

« Les barbares officiers municipaux de Montbard, m'écrivait M. de Buffon le fils, peu de jours avant son supplice, « ont exhumé mon père, sous prétexte que, s'il eût » vécu, il n'aurait pas été patriote; ils ont osé l'arracher de » ce pavillon, dont Jean-Jacques baisa respectueusement le » seuil, quand il apprit que c'était là que mon père avait » composé l'*Histoire naturelle.* »

Le vertueux Penthièvre.....

J'ai horreur d'apprendre au public, qu'il était dans la destinée de ce prince si religieux, si modeste, si bienfaisant, de trouver, à Dreux, après son exhumation, un échafaud, une hache révolutionnaire et un bourreau.

Et le brave Biron.

Armand de Gontaud de Biron, l'un des quatre premiers barons du Périgord, maréchal de France sous François I, Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, eut la tête emportée d'un boulet de canon au siège d'Épernay en Champagne. Ainsi s'accomplit en sa personne l'emblême et la devise qu'il avait adoptés : c'était une mêche allumée, avec ces mots : *Perit, sed in armis* : « elle s'éteint, » mais au milieu des armes. » Le souvenir des services qu'il

avait rendus au roi dans sept batailles où il avait commandé en chef, et où il avait été blessé autant de fois, détermina le cardinal de Bourbon, par l'avis du chancelier et de tout le conseil, à lui rendre des honneurs particuliers. Lorsque son corps passa par St.-Denis, le 20 juillet 1592, toutes les paroisses allèrent au-devant du convoi jusqu'à la porte de la ville, et conduisirent le corps au parvis de la grande église, où l'attendait le cardinal de Bourbon (nommé ci-devant le cardinal de Vendôme), accompagné de plusieurs évêques, des secrétaires d'état, du gouverneur et de toute la noblesse. Le sous-prieur, à la tête de la communauté, reçut le corps du feu maréchal. Le lendemain on célébra le service, auquel assista le cardinal de Bourbon, avec tous les prélats et les autres seigneurs qui s'y étaient trouvés la veille. Ensuite le corps fut emporté de l'église pour être conduit à Biron en Périgord, d'où il a été ignominieusement exhumé sur la fin de 1793. Le Maréchal de Biron s'honorait d'être parvenu à la première charge militaire, après avoir passé par tous les grades subalternes. Le célèbre Lanoue et Brantôme prétendent qu'il était le plus grand homme de guerre de toute la chrétienté.

[23]) PAGE 20, VERS 13.

Paris livrait en proie à ce même attentat,
Beaumont, ce magnanime et bienfaisant prélat.....

Christophe de Beaumont, digne des premiers siècles de l'église, est un des prélats en qui ont le plus vivement éclaté

toutes les vertus morales, chrétiennes et apostoliques. Trois exils furent la récompense honorable de cet intrépide défenseur de la foi et de la monarchie. Le ministère, par une suite de l'aveuglement funeste dont il était frappé, avait entrepris de lui associer un coadjuteur, partisan des nouvelles doctrines; mais en vain, pour le faire consentir à ses projets, lui offrit-il un chapeau de cardinal, et une duché-pairie pour sa maison. Le saint archevêque, grand par les honneurs dont il fut revêtu, en refusant ceux qu'on lui proposait, s'éleva au-dessus de la grandeur même : conduite admirable et bien digne de l'illustre prélat qui ne se détermina à venir occuper le siège des Denis, des Marcel et des Germain, que d'après les ordres trois fois réitérés de Louis XV. Son courage et sa rare piété furent encore, s'il se peut, surpassés par sa bienfaisance. Un jour qu'il venait de gagner au grand conseil un procès contre le roi, il dit à M. Necker qui lui remettait un million après le jugement : *J'ai dû, monsieur, soutenir les droits de l'archevêché ; quant au million, il est le patrimoine des pauvres ; je vous prie de le distribuer aux hôpitaux.*

Dans un temps de calamités, M. de Sartines, lieutenant de police, eut recours au charitable archevêque : *Voilà, monsieur, cinquante mille écus*, lui dit le prélat; *mais qu'est-ce qu'une somme si modique pour subvenir à tant de besoins ? Revenez, je vous prie, dans deux mois ; j'espère être assez heureux pour pouvoir vous offrir la même somme.*

Madame Adélaïde, ayant appris que M. de Beaumont, se promenant dans le voisinage de son château de Conflans, et

n'ayant point d'argent sur lui, avait donné sa montre à un officier qui était venu solliciter sa bienfaisance, lui dit un jour: *M. l'archevêque, je sais que, cette année, vous vous êtes, pour la troisième fois, privé de votre montre : en voilà une que je vous donne, à condition que vous la garderez.* Le prélat la reçut avec respect, et ne la porta jamais sur lui. Un lion accroupi, gravé sur la boîte, étendait sa patte sur un livre ouvert des évangiles; et autour de cette gravure, on lisait ce vers d'Horace : *Impavidum ferient ruinæ.* « Que l'univers s'écroule, frappé de ses ruines, il sera sans » effroi. » C'était la devise de la maison de Beaumont, que l'archevêque justifiait si bien : emblême ingénieux et énergique par lequel Madame Adélaïde honorait, d'une manière si délicate, la fermeté inébranlable et apostolique du saint prélat. Tous les souverains de l'Europe, principalement le grand Frédéric et l'impératrice de Russie lui témoignèrent à l'envi l'estime et l'admiration que leur inspiraient tant de vertus relevées par un si noble caractère.

Le nom de Beaumont doit être, à plus d'un titre, cher à la religion; car, sans parler ici d'un des ancêtres de notre archevêque, Soffrey de Beaumont, chevalier qui, lors des premières croisades, apporta de la Terre-Sainte en France, les reliques de S. Côme et de S. Damien ; la grande chartreuse, la chartreuse de Hugon, les églises de Grenoble, de Vienne, etc., fondées dans les 10e., 11e. et 12e. siècles, comptent les *seigneurs de Beaumont en Dauphiné, d'ancienne chevalerie*, au rang de leurs premiers bienfaiteurs. Ce nom ne doit pas être moins cher à la politique, puisque l'un des sujets de cette famille, Amblard de Beau-

mont, ministre principal, cousin et ami de Humbert II, détermina, par ses travaux et son heureuse politique, la donation du Dauphiné à la France en 1349, selon les témoignages de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V et de tous nos rois. Voyez, sur ce point important, tous les historiens du Dauphiné, Chorier, Gui-Allard, le président de Valbonnais, etc.; l'*Histoire de France* du Père Daniel, in-4°., tom. XI, pag. 629, édit. de 1756. Voyez encore l'*Abrégé* du président Hénault, pag. 316, édit. in-8°. de 1768; l'*Atlas historique et chronologique* de M. Lesage, etc.

Les réclamations de quelques pauvres, présents à l'exhumation du saint archevêque de Paris, empêchèrent que ses os ne fussent dispersés; ils reposent encore à Notre-Dame, dans la chapelle dite *de Beaumont*, où ses petits-neveux ont rétabli son épitaphe, composée par le savant abbé Brotier, laquelle faisait partie du mausolée de M. de Beaumont.

Entraîné par l'admiration qu'inspire un homme d'un si grand caractère et d'une charité si rare, j'avais d'abord donné à son portrait plus de place que n'en comporte, dans le tableau dés exhumations royales, un personnage purement épisodique. Quelques lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver dans les notes, les vers que j'ai dû retrancher dans le texte:

Paris livrait en proie à ce même attentat
Beaumont, ce magnanime et bienfaisant prélat,
Qui voulut affermir, invincible colonne,
Son Dieu sur les autels, et son roi sur le trône.

Mais que sa tombe reste ou ne subsiste plus,
On bénira toujours son nom et ses vertus.
Ah! lorsqu'il combattit, sentinelle aguerrie,
Les monstres qu'en son sein caressait la patrie;
Lorsqu'il nous annonça, d'une sinistre voix,
Qu'ils tendaient à briser et le sceptre et la croix;
Qu'enfin il nous fit voir, empreints des mêmes marques,
Et l'ennemi du ciel, et celui des monarques,
Plein d'amour pour son Dieu, son prince et les Français,
Il voulait prévenir nos immenses forfaits;
Il les a prévus tous; et l'œuvre de nos sages
A trop justifié ses terribles présages.
Ingrats! à cet Ambroise, à ce Vincent nouveau,
Oserez-vous ravir le droit saint du tombeau?
Recueillez donc plutôt ses cendres tutélaires;
Vous êtes les enfants dont il nourrit les pères.

24) PAGE 21, VERS 1.

O vierge, que Nanterre éleva sous le chaume!

Sainte Geneviève, née à Nanterre, près de Paris, l'an 419, sous l'empire d'Honorius et de Théodose le jeune, mourut cinq semaines après Clovis, l'an 512, respectée et chérie des rois, des prélats et des peuples, qui la regardaient comme l'Ange du Seigneur. Elle engagea Clovis et Clotilde à bâtir l'église de St.-Pierre et St.-Paul (appelée aujourd'hui Ste.-Geneviève). Son corps y fut porté, avec pompe, près de celui de Clovis, et y resta exposé à la vénération des fidèles jusqu'à la révolution. On l'a toujours

regardée, non seulement comme la patrone des Parisiens, mais comme la protectrice perpétuelle du royaume. La piété de saint Éloi fit à cette sainte, l'an 630, une châsse magnifique qui fut renouvelée par S. Louis. Cette châsse, durant la terreur, a subi le sort de tous les monuments de ce genre; et les ossements de sainte Geneviève ont été brûlés sur la place de Grêve, au milieu des cris et des danses d'une populace en délire.

[25] PAGE 22, VERS 7.

Ici fleurit l'école où l'humaine sagesse,
Des héritiers du trône instruisant la jeunesse,
Ouvrait, pour leur tracer l'inconstance du sort,
Les archives du Temps et celles de la Mort.

Inde reges, principes, cæterique nobiles ad discendum Dei timorem cum litteris, liberos suos monachis intra claustra tradiderunt instituendos.

(Langius, *in Chronico citizenci.*)

« Les rois, les princes et la noblesse du royaume confiè-
» rent aux moines (de St.-Denis), le soin d'instruire leurs
» enfants, et de les former, dans le cloître, à la crainte de
» Dieu. »

[26] PAGE 22, VERS 11.

Ici venaient nos rois expier les batailles,
Pleurer des nations les grandes funérailles,
Et, devant cet autel, où triomphait Denis,
Humilier leur sceptre, et la gloire des lis.

Les rois, avant d'entreprendre la guerre, prenaient l'é-

tendard de S. Denis, connu sous le nom d'oriflamme; et après l'avoir finie, ils allaient remercier leur saint patron de la protection qu'ils avaient éprouvée. Ils ne portaient pas eux-mêmes l'oriflamme, mais après l'avoir prise sur l'autel, ils la mettaient entre les mains d'un vaillant chevalier, qui faisait serment de la conserver, et de la rapporter au même lieu. Voici de quelle manière, le 9 octobre 1254, saint Louis célébra la fête du saint martyr. Il s'approcha de l'autel de S. Denis, la tête nue; et, après avoir passé quelque temps en prières à genoux, il appela le prince Philippe son fils, et, en sa présence, il mit sur sa tête quatre besans d'or, qu'il y tint quelques moments avec la main. Il fit ensuite son offrande sur l'autel qu'il baisa en même temps. Cette cérémonie marquait la dépendance où S. Louis voulait être du saint martyr, protecteur de sa personne et de son royaume. Chaque année ramenait la même cérémonie.

27) PAGE 26, VERS 1.

Que d'un peu de gazon l'humble magnificence
De leur dernier palais décore l'indigence;

Le chapitre de M. Kotzebue sur St.-Denis, dans ses *Souvenirs de Paris en* 1804, inexact à tous égards, est une espèce de drame, dont les personnages sont, M. Kotzebue, *une charmante mortelle*, et le suisse de l'Abbaye, qu'il nous peint sous les traits de Jérémie, pleurant sur les débris du temple de Jérusalem. L'attendrissement religieux de ce Suisse, la possibilité de retrouver les ossements de Henri IV, la tombe des rois couverte de gazon, tout cela

est de l'invention du voyageur, ou l'effet de sa crédulité. *Le bon Suisse qui*, selon M. Kotzebue, *semblait regretter quelque vieux ami, dont l'image flottait encore devant lui*, n'est qu'un Suisse très-froid et très-indifférent à tous ces objets funèbres; les ossements de Henri IV furent confondus avec ceux des autres rois; et la tombe commune, où ils furent jetés, est un endroit nu, découvert, et exposé aux profanations de toute espèce. J'aime à regarder aussi comme un personnage imaginaire, *l'aimable compagne, la charmante mortelle, à qui M. Kotzebue donnait le bras, et qui, dans le souterrain, était obligée de se rapprocher de lui, pour ne pas fouler la place, où dormaient les morts.*

Non hoc ista sibi tempus spectacula poscit.

Le voyageur, qui voulait visiter St.-Denis, le poète, qui voulait y chercher l'inspiration, devaient y aller seuls, et ils ne pouvaient y entendre que la voix des ruines, des souvenirs et de la mort.

28) PAGE 26, VERS 11.

Louis, des souverains le plus infortuné!
Par la mort de ton frère au trône condamné.....

Louis-Joseph-Xavier de France, duc de Bourgogne, fils de Louis dauphin, frère aîné de Louis XVI, mort le 22 mai 1761, âgé de neuf à dix ans.

, VERS 18.

…, de vos géants courbera la hauteur.

Incurvabitur altitudo virorum. (ISAÏE, ch. 2.)

Le mot *géant*, dans l'Écriture sainte, signifie un homme puissant.

30) PAGE 29, VERS 21.

De ce temps sacrilège un éternel burin
Grave le souvenir sur mon livre d'airain,

Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo, in ungue adamantino. (JÉRÉMIE, ch. 17.)

31) PAGE 30, VERS 1.

Et l'oubli n'en saurait anéantir la trace.

Dabo vos in opprobrium sempiternum, et in ignominiam æternam quæ numquam oblivione delebitur.

(JÉRÉMIE, ch. 23.)

FIN.